

tivité, et déjà notre commerce, nos industries, nos relations extérieures et même quelques-uns de nos vieux foyers étaient envahis. Et, puisqu'à cette guerre, il faut bien que je donne un nom, je l'appellerai notre "anglicisation pacifique et la pénétration chez nous de l'américanisme."

Seuls les plus avisés d'entre nous s'en rendirent compte. Les autres dormaient, quand soudain, le 10 septembre 1910, sous les voûtes de Notre-Dame de Montréal, s'écrivit une page d'histoire qui fit un bruit de tonnerre. Durant la plus mémorable des séances publiques du Congrès eucharistique, Monseigneur Bourne, archevêque de Westminster, venait demander chez nous de faire de sa langue à lui, "l'idiome habituel dans lequel l'Évangile serait prêché au peuple." Ceux d'entre nous qui vécurent cette heure d'angoisse n'oublièrent jamais l'émotion profonde qui les étreignit quand M. Henri Bourassa, dans une phrase passionnée mais respectueuse, rappela au prince de l'Église que "le Christ qui est mort pour tous les hommes n'a imposé à personne l'obligation de renier sa race pour lui rester fidèle." ²

Nous nous réveillâmes en sursaut : l'abîme était à quelques pas.

Le lendemain, l'orage éclatait à London, à Winnipeg, à Toronto, à Ottawa. L'ennemi avait changé de tactique et nous attaquait de front. Soit que notre encerclement pacifique dans l'Ontario l'eût effrayé à tort, soit qu'il nous eût suffisamment affaiblis, il semble qu'il ait voulu en finir tout de suite avec nous, du moins en dehors du Québec. Et l'arme avec laquelle il voulut nous terrasser, il alla la chercher en Prusse.

C'était se méprendre. L'homme est ainsi fait qu'il suffit de lui vouloir défendre une chose pour qu'il y tienne. Ce qui devait arriver arriva. Sous l'attaque directe, nous nous redressâmes, et nos petits compatriotes de l'Ontario se reprirent à parler français, — avec un accent anglais. Le coup de massue ne sut pas faire ce que peut-être, ici comme en Louisiane, le temps eût fait tout seul. Sachons gré à l'ennemi de cette maladresse.

La lutte recommença donc ouvertement et avec elle, ou plutôt à cause d'elle, naquit une solidarité nouvelle entre les divers groupements canadiens-français et acadiens. C'était la renaissance française, aujourd'hui en plein développement.

Que l'Anglo-Saxon se soit avisé de reprendre la bataille, il n'y a rien en cela qui nous doive surprendre : c'est une vieille connaissance. Et, par ailleurs, si le Romain sut, à l'occasion, être magnanime dans la victoire et faire apprendre le grec à ses fils sans cesser de gouverner le monde, il n'en faudrait pas demander autant à l'Anglo-Saxon qui, très fier de l'être, ce qui est légitime, mais convaincu "que les autres peuples ne se

² XXIe Congrès eucharistique international, Montréal, pp. 164-165.